

Intention

Un monologue à quatre voix



J'ai besoin de raconter cette histoire. Mon histoire. Mon Toc. Pourtant, ce qui me met en mouvement quand je "fais du cinéma", c'est l'idée d'aller à la rencontre de quelqu'un. C'est cette équation à la fois complexe et passionnante que j'explore depuis cinq ans. Comment, pourquoi construire et prendre le risque d'un dialogue avec quelqu'un d'autre quand on veut parler de soi? Que peut-on espérer trouver à cet endroit où l'impératif de se dénouer rentre en collision avec l'imprévisible réinvention du noeud par l'altérité?

Cette idée rejoint pour moi un enjeu théorique relatif à la définition même de folie: là où la psychiatrie peut avoir tendance à réduire "la crise" à un état nécessitant l'administration d'un traitement, il m'apparaît important de ne pas oublier que perdre pied avec la réalité constitue aussi un rapport à part entière à cette même réalité. Une histoire.

Ainsi, "du normal au pathologique", il y a pour moi une constante: exister, c'est être en mesure de se raconter et de se lier aux autres et au monde. La folie pouvant distendre ces liens ou les malmener – parfois les détruire – tout autant que le soin peut compter sur ces mêmes liens pour guider vers un mieux-être.

En lien direct avec cette idée de la folie comme relation et comme histoire, je construis le film tel un dialogue. Un dialogue entre le symptôme dépeint par la voix off, Lucie comme appui et compagne de route, le thérapeute indissociable du comédien qui l'incarne, et enfin moi-même en tant que réalisateur présent à l'écran qui fait le lien entre les différentes parties en présence.

Toute révélation suppose un témoin. Alors dans un premier temps, Lucie et le psychiatre sont ces témoins sur lesquels je viens ricocher avec la description en off de ma maladie et des eaux troubles dans lesquelles elle a pu me mener. Mais bientôt, les mots menacent de tourner en rond, à l'image des boucles du Toc. Alors la voix off recule. Et Lucie, le psychiatre et Mathieu – devenu réalisateur – tricotent des pansements avec mots et idées. Renommer pour reconstruire. L'interaction avec chacun-e de ces témoins devenus acteurs amène ses questions, ses déclinaisons et autres traductions. Elle renouvelle l'enjeu, le déporte de sa trajectoire, le nourrit et le questionne.

Un monologue à quatre voix

Le Toc n'est pas la cause ou le mystère d'un film qui aurait un double fond psychologique: le Toc s'incarne dans la forme film elle-même comme un cheminement. D'abord avec la pulsation intrinsèque de la maladie, quand partis pris plastiques radicaux et distorsions formelles donnent à ressentir sensations et pulsations quotidiennes de la folie. Puis avec ses interlocuteurs, qui permettent à la maladie de sortir de son impasse; celle bien réelle que j'ai connue dans mon histoire et l'impasse formelle d'un symptôme sans corps cloîtré dans la voix-off.

En racontant la souffrance psychique comme une histoire, il s'agit aussi pour moi de travailler autour de la mise en récit comme outil thérapeutique. Quand "se raconter" permet de se réapproprier ce qui a échappé au contrôle et ce qui a fait souffrir. Espérant par là-même en faire autre chose qu'une menace maîtrisée dans l'urgence, et qui du coup guette potentiellement toujours. Avec l'idée forte qu'à une continuité entre maladie, soin et guérison s'oppose une discontinuité. Une friction permanente d'états passés, présents et futurs.

De plus, si je préfère ici parler d'histoire pour parler de folie, c'est aussi que cela me renvoie à des enjeux théoriques liés au scénario. La crise, à la manière du nœud dramatique, amène adjuvants et opposants à s'affronter autour du personnage principal qui doit résoudre sa quête. De la résolution de celle-ci dépend l'issue du film. Je vois ici un parallèle à faire avec une sorte de dramaturgie intrinsèque de la folie, où se croisent personnes "aidantes" et opposants, autour d'une personne "malade" devenu héroïne. Loin de moi l'idée de me voir comme héros, mais je garde ici l'idée que raconter cette histoire sans d'autres protagonistes n'aurait pas de sens.

Dans cette quête d'une forme film qui traduirait la maladie autrement que le fait un diagnostic, des films me guident et m'ont guidé. Notamment *Lame de fond* de Perrine Michel ou encore *Je ne me souviens de rien* de Diane Sara Bouzgarrou. Dans les deux cas, je garde en mémoire l'idée de partis pris formel sans concession qui donnent à ressentir plus qu'ils ne décrivent le symptôme, tout autant que l'idée de protagonistes gravitant autour de "l'axe folie" et avec lesquels un dialogue est possible (ou pas), mais qui en tout cas permettent la mise en récit.

Quant à l'impératif de se décentrer de certains prismes de pensées liés à la psychiatrie, je pense à des lectures que j'ai pu faire, notamment *Âmes scrupuleuses, vies d'angoisse, tristes obsédés : Obsessions et contrainte intérieure, de l'Antiquité à Freud* par Pierre-Henri Castel. Dans cet ouvrage, j'ai appris à concevoir le Toc et la souffrance psychique comme un « fait total ». Pris dans toutes ses dimensions, qu'elles soient historiques, philosophiques, artistiques ou anthropologiques. En m'inspirant de cette idée de "fait total", je construis une forme cinématographique dans laquelle ma réalité de cette maladie puisse s'épanouir dans toutes ses dimensions : intime, publique, médicale, fantasmée, politique, inconsciente... En mettant en scène les présences et protagonistes avec lesquels jouer autour de ces différents versant du Toc.

Un monologue
à quatre voix



*Photos
extraites de repérages
et répétitions (2017 et 2018)*

Jouer



Mettre en jeu mes émotions passées et présentes a une assise, celle de la véracité, mais ce qui me met en mouvement profondément, c'est bel et bien l'idée de jouer. D'en jouer. De faire de cette matière vécue le prétexte du jeu. Au sens de la comédie que je joue avec mes personnages tout autant qu'en terme de jeu avec la pluralité des formes cinématographiques, ainsi qu'avec la mise en abyme du film en train de se faire.

Je puise dans mon expérience dans la réalisation de fictions l'ambition, la liberté et l'envie de faire appel à tout ce qui pourrait s'avérer nécessaire pour raconter ce que j'ai besoin et envie de raconter, quitte à emprunter dans le même temps au cinéma documentaire, à la fiction ou encore au cinéma expérimental.

Il y a bien évidemment le geste documentaire, qui se trouve d'abord dans le récit fait des souvenirs de la maladie et de la thérapie. Mais aussi dans ces plans rigoureux magnifiant des lieux banals (maison d'enfance, lieu d'étude, de travail...) mais bien réels ayant jalonné mon histoire. Ou encore dans l'usage d'archives qui convoquent inévitablement l'effet de réel de la mémoire. Et plus généralement, cette assise documentaire c'est l'idée exprimée précédemment d'aller à la rencontre de personnes, que ce soit Lucie ou le psychiatre/comédien.

Mais au-delà de cet ancrage dans le réel, ce qui m'anime depuis l'écriture jusqu'aux récents repérages c'est la recherche d'une expérimentation. Ces différents jeux dont j'ai la certitude qu'ils m'amèneront là où le film doit vraiment aller. Vers l'imprévu. Vers une tension fertile entre ce qui a été vécu et ce qui en est finalement raconté, et qui le transcende. Entre la subjectivité de mon récit et celles qu'amèneront mes personnages – avec leurs vécus et souvenirs propres. Faire advenir tout cela, c'est emprunter à la fiction des mises en scènes et dispositifs, pour mieux provoquer le réel.

Je dirige un comédien pour interpréter le psychiatre. Dans un décor de cabinet soigneusement reconstitué en studio. Parallèlement à cela, ce comédien m'interroge, me parle, dans un off filmé – indispensable complément des "scènes de soin". Je lui raconte mon thérapeute. Il le traduit en personnage. Au passage, il se raconte. Et il me pousse à me raconter, au-delà du scénario. Ainsi, il m'emmène sur le terrain d'une double complicité qui transcende la finalité de la reconstitution initiale.

Allégorie de ce que j'ai vécu pendant 7 ans en thérapie. A savoir la nécessaire théâtralité d'une relation soignant-soigné et l'asymétrie du rapport humain qui la sous-tend, seule à même de permettre l'administration du soin. Mais aussi son sous-texte humain chaud et bienveillant, et les liens amicaux qui se font sans (pouvoir) se dire. La relation humaine et la relation thérapeutique.

Jouer

Avec Lucie, nous jouons. Nous faisons de ce qui nous entoure une métaphore filmique simple et poétique relative au Toc et la dépression : nous sommes dans une ruine envahie de ronces. Bientôt, nous défrichons. Et puis nous construisons une cabane. Des jeux avec l'espace comme autant de prétextes pour parler et faire ensemble. Nous nous mettons à vivre dans la cabane. Nous y filmons les détails, prenons le temps d'écouter les mots et dialoguons. Nous nous passons la caméra, élaborant de véritables cadavres exquis filmiques. Nous exécutons des petites scénettes, comme des enfants qui caricatureraient les adultes pour mieux les comprendre.

La présence de Lucie devient alors l'incarnation filmique d'une relation à l'autre comme espace ludique de construction commune. Mais loin d'être anodine, sa présence oscille entre légèreté et gravité, notamment quand elle dialogue avec le Toc. Quand elle affirme ses propres souvenirs et ses propres limites comme contrepoint indispensable à l'égoïsme du symptôme déroulé par la voix off. Quand elle décline et invite, par ses adresses, à lever le nez des rituels pour se poser les questions qu'ils étouffent. Quand elle malmène le Mathieu/Réalisateur en l'amenant où il n'a pas prévu d'aller et qu'elle le force à se départir de la muséification de son passé douloureux, pour mieux l'inviter à conjuguer sa vie au présent. Quand elle lui apprend à écouter le silence.

Jouer, c'est aussi et surtout jouer avec les formes. Notamment quand la voix off égrène mes souvenirs, de mon enfance à aujourd'hui. Ces séquences sont l'occasion d'un jeu formel et sensoriel qui suit le fil du témoignage pour mieux transcender sa finalité. Ainsi : les lieux qui ont été le théâtre desdits souvenirs apparaissent comme prisonniers derrière une vitrine glacée. Dans le même temps, des archives de famille donnent l'illusion d'une mémoire vivante et chaude. Pourtant on n'y reconnaît personne. Si ce n'est les souvenirs de tout le monde : à la mer, à la montagne, lors d'un mariage... Pour finir le son enrobe le récit de ces souvenirs d'énumérations qui se ratent et se reprennent, de parole à peine audible marmonnées, d'injonctions, de "gros mots" et autres souffles courts.

L'ensemble – lieux, archives, et souvenirs – tend le fil du symptôme, comme s'il avait désarticulé et dévitalisé ma capacité à me raconter. Comme s'il avait coupé le lien entre lieux, corps et mots. Comme s'il avait confisqué la mémoire.

Plus présent au début du film, ce témoignage et l'expérimentation formelle qui lui est attenante se font progressivement plus discrets. Quand la mort semble tout à la fois constituer une entrave indépassable pour mon histoire et pour le film, c'est moi en tant que réalisateur qui apparaît plus franchement. Aux côtés de Lucie et du psychiatre.

Jouer

Le film continue alors à suivre le déroulé d'un récit chronologique lié au Toc, tout en se permettant de jouer avec le film en train de se faire et la mise en abyme. Dans cette dernière, bien que je sois en recul derrière caméra et mise en scène, je suis amené à me dévoiler au présent dans les interactions avec le comédien et Lucie. Ceci permettant un autre niveau de récit, quelque part entre l'absence de mon corps dans une voix off énoncée depuis la maladie et ma présence physique dans un présent en travail qui cherche à passer à autre chose. Ainsi, quand mon omnipotent témoignage recule au profit de la présence des autres personnages du film, c'est l'idée même de la reconstruction qui s'incarne dans la structure du film et sa forme.

Jouer, c'est aussi proposer au spectateur de se repérer dans la pluralité des dispositifs grâce à des motifs récurrents distillés dans chaque pan du film. Comme dans un jeu de piste narratif, sensoriel et symbolique. Par exemple, l'idée même "de maison" est et sera centrale. Des maisons, bien réelles, dans lesquelles j'ai vécu à la cabane "qui soigne" et que l'on construit Lucie et moi au milieu d'une ruine, au décor de cabinet de psychiatre reconstitué de toute pièce pour jouer, le film arpente la question de la psyché en déclinant autour de l'idée de pouvoir (ou pas) habiter quelque part. Le vent, omniprésent sur tous les plans extérieurs tout autant que travaillé comme un motif spécifique sur l'ensemble du film nous fait voguer d'une maison/lieu à l'autre, réelle ou fictive, dans un seul et même souffle.

On pourra être surpris de la coexistence entre l'intime du témoignage et ces jeux à entrées multiples. Là réside pourtant ce qui me met en mouvement profondément depuis cinq ans et dans lequel j'ai la sensation de renouveler mon rapport au cinéma documentaire. Comme un pied de nez rigolard à l'être enfermé que j'ai été : opposer à l'enfermement de boucles sans fin et au rigorisme glacial et castrateur de la maladie, une explosion de lieux, présences, de couleurs et de langages.